

1h29

Tome 1 : Nemeryn

Lily R. Holloway

© Lily R. Holloway – 2022
Instagram : lily.r.holloway_autrice
Tous droits réservés
Dépôt légal : octobre 2022

Couverture : Fantasmagroph
Illustrations : Salomé Bourgois
Maquette : Megära Nolhan
Illustrations intérieures : freepik.com
Correction : Sarah Croci – Rivière d'encre
ISBN : 979-10-359-8063-4

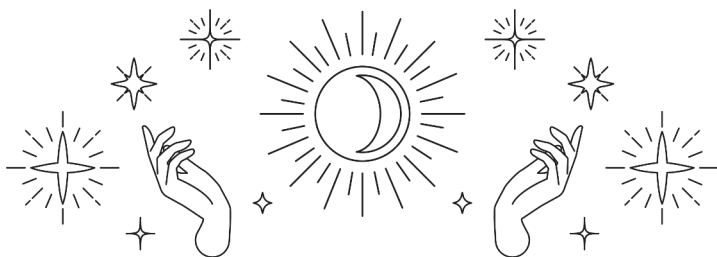
À toutes celles et ceux qui voient par-delà le visible.

AVERTISSEMENT

Cette œuvre est fictionnelle. Elle peut toutefois heurter la sensibilité de certaines personnes au regard des sujets abordés. Pour connaître la liste des *trigger warning* de ce livre, rendez-vous en dernière page. Celles et ceux qui ne souhaitent pas en savoir plus, vous pouvez poursuivre la lecture sereinement.

PARTIE 1





CHAPITRE I

– Je l’ai encore vu cette nuit, lâcha-t-elle entre deux gorgées de bière.

– Toujours le même ? demanda Maroua, l’air peu surpris.

– Ouais. Toujours ce foutu vieux connard.

Cette révélation les plongeait dans un silence de circonstance, comme pour faire honneur à cette nouvelle nuit troublée et à celles qui suivraient.

– T’as essayé le romarin ? Moins connu que la sauge, mais bien plus efficace.

– Non. Mais il faudrait, je crois.

Adélaïde finit sa pinte pour aussitôt commander celle d’après. L’*happy hour* se terminerait bientôt et elle n’avait pas l’intention de laisser ses 3,50 euros de bonus s’évaporer pour deux minutes à discuter de ses aventures nocturnes. Et puis l’alcool, ça aidait à dormir. Elle ne se réveillait jamais lorsqu’elle se couchait ivre. Restait maintenant à boire suffisamment.

Toujours à l’aise en compagnie de Maroua, la soirée se poursuivit

encore quelques heures. Il avait suffi d'un sourire au détour d'un couloir pour qu'elles s'adressent la parole et lient leurs âmes d'une amitié profonde. Alors même que leurs chemins avaient pris des routes différentes, l'attache était restée, inaliénable. Lorsque le regard d'Adélaïde accrocha de nouveau l'écran du téléphone, celui-ci resta noir. Comme souvent, elle n'avait plus de batterie.

– Il est quelle heure ?

Fallait vraiment qu'elle investisse dans une montre, du moins c'est ce qu'on lui répétait à longueur de journée, ses interlocuteurs étant blasés de l'entendre poser la question. Mais à quoi bon ? Les piles ne duraient jamais assez longtemps. Quelques semaines, tout au plus. Puis l'aiguille s'arrêtait de tourner, comme pour lui rappeler que ce n'était pas une montre qui changerait l'habitude qu'elle avait d'être toujours en retard. Elle avait entendu dire que c'était lié au magnétisme du corps, ou peut-être à l'électricité qu'il dégageait. Le sien devait être sacrément perturbé pour avoir fait vriller autant d'aiguilles.

– 22 h 50.

Maroua lorgna son verre de grog encore plein. Elles savaient toutes les deux ce que ça impliquait : un cul sec, ou un *after*. Le serveur déposa deux gobelets en carton sur la table, sous l'œil insistant du vigile qui n'allait pas tarder à leur demander de bouger si elles ne le faisaient pas d'elles-mêmes.

– On se lève tôt, demain...

D'autant qu'on était lundi soir. Personne ne sort un lundi soir. Mais la vérité, c'était surtout qu'Adélaïde n'avait pas envie de rentrer. Retrouver son appartement que seule la présence de son chat égayait. Affronter la nuit. Elle ne voulait pas rêver, le voir encore apparaître au coin de la porte, près de son lit. Sentir son regard incisif, étrangement perceptible dans la pénombre de sa chambre.

Elle allait voir sa silhouette, deviner sa présence et effacer ses craintes en enfouissant sa tête au creux des pattes de son chat, toujours ravi de jouer les bouées de sauvetage au milieu de la nuit.

Maroua lui lança un regard des plus significatifs, l'extirpant de ses pensées, avant de sourire, finir son verre et récupérer ses affaires pour se mettre en route. Ce serait donc un cul sec, ce soir.

Depuis quelque temps déjà, le couvre-feu rythmait leur vie. On leur imposait de rester chez elles de 23 heures à 6 heures, au risque de sortir son chéquier pour verser à l'État une amende non négligeable – du moins pour les personnes lambda qui n'avaient pas autant de fonds que ces messieurs haut placés pour qui ce n'était qu'un pourboire généreux. Et vu les passe-droits que ça leur octroyait, ce n'était pas si cher payé. Mais en ce qui les concernait, elles avaient mieux à faire de leur fric que de le perdre pour quelques minutes de soirée en plus.

22 h 58. Adélaïde pressait le pas. Elle avait la chance de vivre à trois cents mètres de ses bars favoris, ce qui laissait largement la possibilité de profiter de ce temps de sortie autorisé. Trois cents mètres d'une sacrée côte, toutefois. Elle arrivait essoufflée, le corps épuisé par l'effort. C'était à se demander si le problème ne venait pas de la clope, plutôt que de la côte. 23 h 2. Petit coup de stress : ce serait quand même bien con de payer 135 euros d'amende parce que ses clefs étaient introuvables, noyées sous la tonne d'affaires inutiles qui traînaient dans son sac. Elle finit par mettre la main dessus et, sans se faire prier, s'engouffra dans l'immeuble pour rejoindre le palier de son appartement.

À peine la clef fut-elle enfoncée dans la serrure qu'elle entendit son chat miauler. Ses rôles faisaient partie du quotidien d'Adélaïde, petit rituel auquel elle tenait fermement. Il l'accueillait quand elle rentrait, l'engueulait quand elle partait. Le silence était devenu

source d'angoisse, comme s'il était synonyme de mort. Alors que bien souvent, il était surtout lié à la sieste de la bête sur le tas de linge de la salle de bains. Elle le fit taire par quelques caresses avant de se diriger vers le meuble où étaient rangées les croquettes. L'autre se remit à brailler de plus belle, histoire de lui faire comprendre qu'il était vraiment affamé. Elle lui donna ses médicaments et le récompensa par une poignée de croquettes versées dans un jeu adapté à son embonpoint. Le vétérinaire avait été clair : *Sleepy est trop gros. Faites-le maigrir, ou il va mourir*. Et comme elle l'aimait bien, son chat, elle l'avait collé au régime. Il fallait désormais tenir le coup et ne pas se laisser amadouer par l'air désabusé qu'il lui opposait.

– Sérieux. Tu vois bien qu'il y en a plein là ! lança-t-elle, à genoux devant l'animal.

Le principe n'était pourtant pas compliqué : un coup bien placé dans le tube pour y déloger les croquettes planquées. Elle imita même des coups de patte, histoire de l'inspirer, mais finit par craquer devant tant de mauvaise foi et lui versa la moitié du contenu sur le sol. Voilà. La flemme l'avait encore emportée.

23 h 20. À son tour de se sustenter, sauf que le frigo était vide et les placards aussi. Y'avait bien une ou deux boîtes de haricots, mais c'était triste à crever comme repas. Elle préférait les plats bien gras, avec de la sauce, des calories et du fromage fondu. Malheureusement, ça ne poussait pas tout seul sur ses étagères, elle allait donc trop souvent se coucher sans manger, uniquement accompagnée d'une bouteille d'eau pour éponger les deux litres de bière qu'elle s'était enquillés. Une vie saine et équilibrée, y'avait vraiment pas à dire.

Elle se dirigea vers le lit. L'angoisse de la nuit commençait à créer une boule dure au creux de son estomac, qu'elle avait appris

à atténuer à force de vivre avec. Les rituels l'y avaient aidée : ils maintenaient son esprit occupé jusqu'au moment où son cerveau acceptait de s'éteindre. Ça ne l'empêchait pas de se réveiller au milieu de la nuit, mais ça lui avait permis de définir ses expériences nocturnes comme une autre étape de sa routine quotidienne. Ça dédramatisait. Ça camouflait le stress que ces moments généraient et les insomnies qu'ils pouvaient susciter. Alors, elle alluma son ordinateur, se cala au fond du lit et passa les quinze minutes suivantes à choisir la série devant laquelle elle allait s'abrutir. Quelque chose de doux, qui ne soit pas trop prenant pour lui éviter la tentation de rester éveillée jusqu'à 3 heures pour finir la saison. Quelque chose qu'elle pourrait regarder, sans vraiment écouter, jusqu'à ce que la fatigue et le ronronnement du chat l'écrasent sur l'oreiller.

Une technique qui avait déjà fait ses preuves et qui, ce soir-là, lui permit de s'assoupir juste après minuit.



Bien qu'endormie, elle le sentait arriver. Ça commençait par cette sensation désagréable d'être observée qui s'immisçait dans ses rêves. Tout devenait sombre, seules demeuraient les sensations. Pas besoin de voir lorsque l'on peut ressentir. Le danger approchait derrière elle, elle en était certaine. Son cœur s'emballa et son esprit, lui, cherchait à s'enfuir. *Ça va arriver*, murmurait sa conscience, *c'est maintenant*.

Son pouls était si violent que le matelas lui en renvoyait l'écho. Il lui semblait que plus le temps passait, plus son corps devenait lourd, presque impossible à réveiller. Uniquement maintenu en vie par ces battements frénétiques d'une intensité telle qu'elle se demandait parfois s'ils n'appartenaient pas à quelqu'un d'autre,

comme si son âme vibrât à travers celle d'une consœur, indésirable et insistante. Puis elle sentait ce regard acéré, de plus en plus perceptible. Il n'y avait plus de doute possible désormais : la chose était là, tapie dans l'ombre. Ses sens aux aguets en étaient persuadés et causaient une angoisse grandissante... jusqu'au moment de la rencontre.

Elle se réveilla en sursaut. Toujours dans la même position, le cœur en transe. Et elle le vit, là, encore. Toujours au même endroit. Il la fixait, le dos légèrement courbé, à travers le verre de ses lunettes qui réfléchissait une lumière pourtant inexistante. Elle lui rendit son regard, silencieuse, incapable de parler. Mais cette situation ne nécessitait de toute façon pas de mot : seulement l'écoute, inévitable, de ce qu'il murmurait.

Il semblait âgé et malade. Rien, chez lui, ne laissait croire qu'il était agressif. Il était simplement là, à la regarder. Une scène identique à chaque fois. Ces derniers temps, toutefois, ses visites se faisaient plus régulières, comme si elle devait en retirer quelque chose. Comme s'il voulait lui faire passer un message – autre que l'angoisse d'avoir un étranger au milieu de sa chambre, évidemment. Quelque chose d'important qu'il fallait qu'elle comprenne. C'en était déjà trop. Adélaïde ferma les yeux : *va-t'en*, pensa-t-elle plusieurs fois, laissant son corps s'étaler entre les couvertures. Et l'autre obtempéra sans plus de résistance.

Machinalement, sa main saisit son téléphone. Dans ces moments-là, la lumière l'aidait à retrouver une stabilité émotionnelle et à ranger cette expérience du côté du mauvais rêve, pourtant récurrent. L'écran affichait 1 h 29. Comme la veille, l'avant-veille et les jours précédents. Une répétition troublante qu'elle occulta rapidement pour ne pas faire du reste de sa nuit une gigantesque insomnie. Elle tendit un bras vers l'oreiller, tombant sur une masse

au poil délicat qui s'obstinait à la coller malgré la température ambiante. Sleepy ronronnait, rassurant, proposant de guider sa seconde entrée dans le monde de Morphée. Elle sombra bien plus vite qu'à la première tentative, sans doute consciente que l'expérience était terminée et qu'elle n'aurait plus à affronter l'intrus.

Au moins pour cette nuit.



Les yeux cernés et le corps fatigué, Adélaïde accélérât le pas en direction de l'arrêt de bus. Comme souvent après avoir connu une nuit perturbée, elle mettait du temps à chasser l'empreinte désagréable qu'elle laissait sur sa psyché. Le travail avait au moins le mérite de lui changer les idées. Son portable vibra dans sa poche : c'était Maroua. *Ça veut dire quoi, à ton avis ?* Adélaïde avait pris l'habitude de lui signaler chaque intrusion, et son amie était toujours à l'écoute des histoires invraisemblables qu'elle voulait bien lui raconter. Elle s'intéressait sincèrement, sans jugement. Avoir une oreille attentive lui permettait de se sentir un peu moins seule. Ou anormale. *J'en sais rien*, conclut-elle, éludant la question pour ne pas avoir à penser à la réponse. Maroua avait pourtant raison : qu'elle se réveille en sursaut en ayant l'impression de voir des visiteurs indésirables dans sa chambre était une chose, qu'elle voie le même, sans cesse, à la même heure... c'en était une autre. Il y avait forcément un sens caché derrière cette mise en scène. Restait à trouver lequel. Peut-être qu'elle était tout simplement folle. Ou bien traumatisée par un événement dont elle ne se souvenait pas et qui la hantait chaque nuit sous la forme de fantômes. Un genre de stress post-traumatique dont la source serait enfouie très profondément dans sa mémoire. Aussi violente que fût cette explication, elle avait

le mérite d'être rationnelle. Et peut-être même curable.

Adélaïde leva le nez de son téléphone et aperçut la silhouette de Louise, sa collègue et amie. Elle faisait le trajet avec elle jusqu'à leur lieu de travail chaque matin et chaque soir depuis plusieurs mois. À force de sourires polis et discussions banales, elles avaient fini par engager de vraies conversations. De celles qui permettaient de savoir si elles étaient faites pour s'entendre. C'est ce qui créait une réelle rencontre, en dehors des pauses café. D'apparence, Louise et Adélaïde n'avaient rien en commun. Dans quoi que ce soit d'autre non plus, d'ailleurs. Leur amitié était née de cette sensation inébranlable de s'apporter mutuellement un peu plus d'équilibre de vie. Sans prétendre qu'elle durerait des années, chacune savait qu'elle existerait le temps nécessaire à ce que l'autre puisse poursuivre sa route, grandie de la rencontre.

Le bus arriva à leur hauteur et Adélaïde emboîta le pas de son amie. Elle prit conscience à la dernière seconde que le seul ticket en sa possession était déjà validé, donc totalement inutilisable. Moment de panique. La voix de Louise s'éleva, moqueuse :

– Ça fait des mois que je te dis de prendre un abonnement annuel. Tu l'as toujours pas fait ?

Non, toujours pas. Pour quoi faire, en même temps ? Elle n'avait pas l'intention de rester dans cette ville. Et puis y'avait toujours la queue dans leur boutique, c'était chiant. Elle avait la flemme. Donc non, pas de carte d'abonnement annuel, plutôt des dizaines de tickets uniques jetés à la va-vite dans son sac, et des montées d'angoisse en réalisant qu'elle n'avait parfois pas la monnaie pour en acheter un nouveau. Ça l'obligeait à faire l'aumône auprès de ses collègues, ou à se taper le retour à pied par moins dix degrés en plein hiver. Autant dire qu'elle préférait généralement mettre sa fierté de côté et quémander deux balles à ceux qu'elle appréciait le

plus dans l'équipe. Mais cette fois, nul besoin de courber l'échine : elle trouva une pièce salvatrice coincée dans son paquet de clopes.

– Une place, s'il vous plaît, lança-t-elle fièrement, comme si le chauffeur n'avait pas déjà compris ce qu'elle voulait en la regardant retourner son sac à main depuis deux minutes.

Le trajet durait moins d'une demi-heure. Adélaïde regardait le paysage par la fenêtre, dont la verdure lui rappelait qu'il avait sacrément plu depuis son arrivée ici. Nouvelle ville, nouveau climat. Elle qui venait du sud de la France, elle avait cru mourir quand les températures avaient affiché moins cinq sur son téléphone. La Sibérie, cet endroit. Mais depuis quelques semaines, le printemps semblait enfin arriver. Au lieu d'un mois d'avril sous l'éclosion des fleurs, il se manifestait par de la pluie, de la pluie et... de la pluie. C'était sympa.

– Qu'est-ce que t'as à regarder dehors comme ça ? Tu vas encore faire une remarque peu sympathique sur notre belle ville de Metz ?

Le sarcasme de Louise lui arracha un sourire.

– Ou alors c'est parce que t'as toujours pas acheté de parapluie et que t'es en train de réaliser que tu seras sacrément dans la merde pour rentrer ce soir ?

Touché. Adélaïde était tout sauf prévoyante. La plupart de ses potes devenaient des mères de substitution : ils se sentaient le devoir de lui donner des conseils pour qu'elle survive dans ce monde de brutes. Le problème, c'était qu'elle n'en avait pas besoin, le bon sens suffisait à lui faire comprendre comment survivre. Elle avait juste une flemme monumentale lorsqu'il s'agissait de s'occuper de soi. On lui avait déjà balancé qu'elle n'était pas bonne à marier, qu'un homme ne supporterait pas tant de négligence. *Tristesse.* Une chance qu'elle soit lesbienne, sans quoi son petit cœur aurait été

brisé. Alors non, clairement, elle n'avait pas acheté de parapluie. Elle avait d'ailleurs cédé une fois à la tentation et le con n'avait pas tenu un jour. Un vent encore plus violent que le mistral et bam, c'en était fini. Il s'était complètement retourné. Depuis, elle avait décidé que ce n'était pas la peine d'investir 5 euros là-dedans, préférant le risque d'être trempée. On lui ferait remarquer plus tard que les 5 euros étaient peut-être la raison pour laquelle il s'était cassé si vite...

Son téléphone vibra à nouveau, Maroua refaisait son apparition : *je connais quelqu'un à qui tu pourrais en parler, elle aura peut-être des conseils à te donner. Franchement, elle m'a raconté des trucs similaires, ça ne va pas du tout la choquer... Je te laisse son compte Facebook si ça te dit.* Adélaïde soupira. Ça partait d'une bonne intention, mais elle allait lui dire quoi, à cette fille ? Qu'elle voyait des gens qui n'étaient pas là ? Qu'un vieux mec venait la harceler jusque dans sa chambre ? Non, merci. Ça allait passer tout seul. C'est ce qui se produisait la plupart du temps : ceux qu'elle voyait finissaient par disparaître et elle pouvait retrouver un sommeil apaisé. Puis un jour, tout recommençait. Des visages différents, mais toujours le même rituel, la même sensation. Et puis ce vieux, qui semblait la suivre où qu'elle aille...

Une sonnerie irritante retint son attention : Louise avait appuyé sur le bouton arrêt. Sans elle, Adélaïde aurait sans doute oublié de descendre. Non pas que l'idée d'aller bosser lui semblait très excitante, mais mieux valait qu'elle n'arrive pas en retard tous les jours. D'un pas las, elle suivit celui de sa collègue en direction de l'air humide extérieur. Louise, pas beaucoup plus motivée, brisa le silence avant de franchir le seuil du tribunal judiciaire où elles passeraient le reste de leur journée :

– On boit un verre, samedi soir ?

– Avec plaisir.

Adélaïde disait rarement non à une sortie et elle avait plus que besoin de penser à autre chose ces derniers temps. Ou bien besoin de boire pour oublier, dormir et cesser de rêver. Ce qui était bien plus problématique, comme constat.

